

OUVERTURE DE LA TABLE-RONDE

Au moment d'ouvrir la table-ronde « *Julie-Victoire Daubié, première bachelière de France, à Lyon, en 1861* », il importe de souligner ce qu'elle doit au hasard, au XVII^e siècle et à Marseille.

A Marseille se tiennent régulièrement des colloques sur le XVII^e siècle. S'y rassemblent à la fois des littéraires et des historiens. J'y vais presque tous les jours depuis leur naissance à la fin des années 60 et au début des années 70. Et pourtant, en juin 1991, toute une série de hasards a bien failli empêcher la rencontre qui a été à l'origine de cette table-ronde.

Premier hasard : le colloque de l'année comporte beaucoup plus de communications littéraires qu'historiques. J'hésite longuement au moment de m'inscrire. Mais deux demi-journées sont bien alléchantes. Je donne mon nom dès janvier et réserve une chambre.

Deuxième hasard : la fin du mois de juin 1991 voit une longue grève des cheminots de Marseille. L'ensemble de la circulation des trains est fortement perturbée sur tout le sud-est et on n'arrive dans la capitale phocéenne que dans une gare de banlieue : la Blancarde. Je m'inquiète : est-il opportun de partir dans ces conditions ? Je finis par décider d'y aller.

Troisième hasard : je suis dans ma maison de campagne, à une quarantaine de kilomètres de Lyon que je dois impérativement rejoindre pour prendre le train. Je prends ma voiture. A deux kilomètres de chez moi, elle tombe en panne. Faut-il m'acharner alors que le temps passe et que tout se ligue contre moi ? Je persiste. Je téléphone à un garagiste ; il trouve immédiatement l'origine - très rare - de la panne. Je rejoins Lyon et la gare de la Part-Dieu.

Quatrième hasard : le train que je dois prendre est à l'heure. Mais en cours de route, on apprend qu'il ne va qu'à Avignon où tout le monde descend. Les services d'accueil, débordés, ne peuvent donner aucune solution de secours. La solidarité des voyageurs fonctionne. J'apprends, au bout de quelques heures d'attente qu'un T.G.V. en provenance de Paris et en direction de Marseille va s'arrêter. Quoique n'ayant pas réservé, je m'y installe et termine confortablement le voyage jusqu'à la Blancarde, sous l'œil entendu des contrôleurs.

Cinquième hasard : le dimanche matin, j'écoute une communication sur la criminalité à Paris à l'époque moderne. Quoique je sois spécialiste des finances du XVII^e siècle, j'ai quelques idées sur la délinquance dans la généralité de Lyonnais, Beaujolais, Forez à la même époque. Elles ne coïncident pas avec ce que je viens d'entendre. Le dis-je ? Ne le dis-je pas ? Je parle.

Dans la minute qui suit, je reçois un petit mot : « Moi aussi je suis lyonnaise. Pourrais-je vous voir ? ». Il émane de Madame Bulger, qui enseigne le français aux Etats-Unis. Elle m'explique qu'elle vient d'éditer les lettres de Julie-Victoire Daubié que possédait son amie Laure Reuchsel ; que cette

dernière souhaiterait céder ces documents à une bibliothèque lyonnaise ; qu'il faudrait accompagner l'événement.

Il est inutile de dire que, moderniste, j'ignore alors complètement qui est Julie-Victoire Daubié. Mais, parmi mes collègues, Françoise Thébaud, spécialiste de l'histoire des femmes, la connaît certainement. Après un déjeuner sur la corniche, nous tombons d'accord : pour des raisons d'accès, il faudrait plutôt donner les manuscrits à la bibliothèque féministe Marguerite Durand, à Paris, quitte à fournir des microfilms à la Bibliothèque universitaire de Lyon. A l'automne 1992, une table-ronde encadrera la donation.

De retour à Lyon, Françoise Thébaud approuve. De concert et en étroite relation avec Mesdames Bulger et Reuchsel, le programme et le budget sont mis sur pied. A toutes les portes où nous frappons, l'accueil est chaleureux. Comme quoi, le hasard fait toujours bien les choses.

Françoise BAYARD